

## À propos des offrandes à l'Apollon de Delphes et du témoignage de Pausanias : du réel à l'imaginaire

Léon Lacroix L

### Résumé

Dans sa description du sanctuaire de Delphes, Pausanias accorde une place importante aux interprétations des offrandes érigées dans le sanctuaire. Quelques exemples suffisent à montrer l'intérêt des commentaires que nous a transmis le Périégète, mais aussi la difficulté que l'on éprouve à distinguer dans ces commentaires le réel de l'imaginaire.

### περίληψη

Στην περιγραφή του ιερού των Δελφών, ο Πausανίας αποδίδει μια ξεχωριστή θέση στην ερμηνεία των αναθημάτων που είχαν στηθεί στο δελφικό ιερό. Μερικά παραδείγματα είναι αρκετά για να φανεί το ενδιαφέρον των σχολίων που μας άφησε ο Περιηγητής, αλλά και η δυσκολία που αντιμετωπίζουμε στο διαχωρισμό ανάμεσα στην πραγματικότητα και τη φαντασία που εμπεριέχονται στα σχόλια αυτά.

---

### Citer ce document / Cite this document :

Lacroix L Léon. À propos des offrandes à l'Apollon de Delphes et du témoignage de Pausanias : du réel à l'imaginaire. In: Bulletin de correspondance hellénique. Volume 116, livraison 1, 1992. pp. 157-176;

doi : <https://doi.org/10.3406/bch.1992.1699>

[https://www.persee.fr/doc/bch\\_0007-4217\\_1992\\_num\\_116\\_1\\_1699](https://www.persee.fr/doc/bch_0007-4217_1992_num_116_1_1699)

---

Fichier pdf généré le 18/08/2020

# À PROPOS DES OFFRANDES À L'APOLLON DE DELPHES ET DU TÉMOIGNAGE DE PAUSANIAS : DU RÉEL À L'IMAGINAIRE \*

---

Grâce à la *Périégèse* de Pausanias nous possédons une description du sanctuaire de Delphes qui retient depuis longtemps l'attention des archéologues, soucieux d'identifier et de localiser les monuments érigés en l'honneur du dieu par la piété des fidèles<sup>1</sup>. Mais l'intérêt de la périégèse delphique n'est pas seulement de guider les archéologues dans leurs recherches. Elle peut aussi nous aider à mieux comprendre le but que s'est assigné Pausanias en entreprenant un ouvrage de ce genre. Quelle part le Périégète accorde-t-il à la réalité qu'il avait sous les yeux ? Quelle part réserve-t-il aux traditions qui, dans un sanctuaire tel que celui de Delphes, devaient naître et se développer autour de certains éléments du paysage et plus particulièrement autour des monuments eux-mêmes ? C'est à Pausanias que nous devons d'avoir conservé une bonne partie de ces traditions sous la forme de *logoi*.

J'ai voulu savoir comment Pausanias avait procédé et, pour suivre sa démarche, il m'a paru que l'on pouvait tirer quelque profit des commentaires que lui ont inspirés la source Castalie et le rocher de la Sibylle. Quant aux offrandes, je me suis limité à un choix qui paraîtra sans doute arbitraire. J'ai tenté de suivre une sorte de progression. Il est des

\* Pierre Amandry a bien voulu s'intéresser à cette étude. Pour ses conseils et pour les renseignements que je dois à son aide amicale, je lui exprime ici ma vive gratitude.

(1) G. RADET, *L'histoire et l'œuvre de l'École française d'Athènes* (1901), p. 301-314, a donné un aperçu sur les fouilles exécutées à Delphes entre 1860 et 1900. Des rapports sur les travaux de l'École sont publiés régulièrement dans le *BCH*. Pour une bibliographie choisie, voir G. ROUX, *Delphes, son oracle et ses dieux* (1976), p. 219-221 ; pour la confrontation entre les données de la fouille et le texte de Pausanias, voir G. DAUX, *Pausanias à Delphes* (1936). Sur le fonctionnement de l'oracle, on se reportera au livre de P. AMANDRY, *La mantique apollinienne à Delphes* (1950) (cité ci-dessous P. AMANDRY, *Mantique*). Pour les oracles, je renverrai aux recueils de H. W. PARKE et D. E. W. WORMELL, *The Delphic Oracle II* (1956) et de J. FONTENROSE, *The Delphic Oracle* (1981). Les éditions récentes de Pausanias ne dispensent pas de se reporter aux commentaires qui accompagnent l'édition de HIRTZIG-BLÜMNER (1896-1910) et la traduction de J. G. FRAZER, *Pausanias' Description of Greece* (1913). Pour les citations de Pausanias, j'ai suivi le texte de M. H. ROCHA-PEREIRA (1977-1989).

offrandes auxquelles se rattachent des traditions qu'il est difficile de situer dans un cadre historique, du moins si nous nous en tenons aux indications du Périégète. Il en est d'autres, au contraire, qui prennent place sans difficulté dans le domaine de l'histoire. On pourrait croire que, pour ces dernières, toute l'attention de Pausanias s'est portée sur la réalité. Nous verrons cependant que, même à propos de monuments dont le caractère historique ne saurait être contesté, l'imaginaire resurgit sous la forme de traditions légendaires. Parfois même il envahit entièrement le commentaire de notre auteur.

Pausanias a atteint Castalie par la route qui venait du gymnase et il situe la source à droite de cette route (X 8, 9). Il se borne à signaler que l'eau est agréable à boire (πιεῖν ἡδύ)<sup>2</sup> sans faire allusion au rôle de Castalie dans le rituel delphique<sup>3</sup>. En revanche, il nous fait bénéficier de la documentation qu'il avait réunie sur le nom même de Castalie<sup>4</sup>, sur la généalogie de la nymphe, dont le poète Panyassis faisait une Achéloïde<sup>5</sup>, et sur les rapports que l'on établissait entre la source de Delphes et le fleuve Céphise. Notre auteur renvoie à ce sujet à un poème d'Alcée<sup>6</sup> et au rite pratiqué par les habitants de Lilaea : les offrandes qu'ils déposaient aux jours prescrits dans la source du Céphise réapparaissaient, disaient-ils, dans la source Castalie<sup>7</sup>.

L'attention du Périégète s'est donc concentrée sur des données mythiques, au sujet desquelles il pouvait invoquer l'autorité des poètes, Panyassis et Alcée. À ces données mythiques se rattache une tradition qui faisait de la source delphique une sorte d'émergence du fleuve le plus important de la région, le Céphise<sup>8</sup>.

Autre exemple avec le rocher de la Sibylle. C'est là, selon les Delphiens, que s'installait pour « chanter ses oracles » (ἄσαι τοὺς χρησμούς) une femme nommée Hérophile, qui portait le surnom de Sibylle (Σίβυλλαν δὲ ἐπίκλησιν, X 12, 1). L'endroit était bien connu des visiteurs de Delphes<sup>9</sup> et Plutarque y a situé un des épisodes de son dialogue *De Pythiae oraculis* (398 C). Chez Pausanias, ce fameux rocher a servi de point de départ à une longue dissertation<sup>10</sup> où le Périégète a voulu mettre en œuvre une bonne partie des informations qu'il avait réunies non seulement sur la Sibylle delphique, mais d'une manière plus géné-

(2) Une lacune à cet endroit du texte ; pour les solutions proposées, voir l'apparat critique de l'éd. HIRTZIG-BLÜMNER.

(3) P. AMANDRY, *Mantique*, p. 136-137, qui a réuni les témoignages sur la source sacrée de Delphes, fait observer à ce sujet (p. 137) : « Tous les auteurs anciens citent Castalie comme la source sacrée de Delphes, à l'exception de Pausanias, qui est également seul à signaler l'existence d'une source dans l'adyton du temple ».

(4) Rattaché par les uns au nom d'une femme indigène, par les autres au nom d'un homme, Castalios, présenté tantôt comme le grand-père (X 6, 4), tantôt comme le fils de Delphos (VII 18, 9) ; sur ces généalogies, voir mes *Études d'archéologie numismatique* (1974), p. 38-39.

(5) Fr. 2 A. Bernabé, avec le commentaire ; sur le sens d'Ἀχελωΐς qui désignerait Castalie comme fille d'Okéanos, voir V. J. MATTHEWS, *Panyassis of Halikarnassos, Mnemosyne Suppl.* 33 (1974), fr. 15 K, p. 89-90.

(6) V. D. PAGE, *Sappho and Alcaeus* (1955), p. 245.

(7) Sur le rite, voir M. P. NILSSON, *Griech. Feste* (1906), p. 426 ; sur la source du Céphise, voir BÖLTE, *RE* XI (1922), s.v. « Kephisos », 241-242.

(8) On connaît ailleurs de semblables traditions ; voir, à propos de l'Inopos, Ph. BRUNEAU, *BCH* 114 (1990), p. 554. Curieux parallèle dans la tradition byzantine : le puits de Jacob, dont la margelle était conservée à Sainte-Sophie, communiquait avec le Jourdain : G. DAGRON, *Constantinople imaginaire* (1984), p. 301.

(9) Voir G. ROUX, *Delphes*, pl. 65 et le commentaire p. 235.

(10) Sur ces *excursus*, voir G. DAUX, *Pausanias à Delphes*, p. 2.

rale sur les Sibylles et sur les devins, « laborieux et infructueux effort de syncrétisme »<sup>11</sup>, où les données empruntées à la réalité occupent une place fort réduite<sup>12</sup>.

Laissant de côté Castalie et le rocher de la Sibylle, j'en viens aux offrandes consacrées dans le sanctuaire d'Apollon, tel du moins que nous le présente Pausanias<sup>13</sup>. Quand on lisait sur les pierres les dédicaces et les noms des personnages représentés, on n'éprouvait guère de difficultés à interpréter certaines offrandes. C'était là une des sources d'information dont disposait le Périégète et, dans les cas les plus favorables, les archéologues d'aujourd'hui peuvent contrôler les renseignements transmis par notre auteur. Mais il était des offrandes au sujet desquelles on ne pouvait manquer de se poser des questions. Les guides, auxquels Plutarque fait souvent allusion dans ses dialogues pythiques<sup>14</sup>, s'efforçaient sans doute d'y répondre. On peut penser que Pausanias a reproduit un certain nombre de ces explications traditionnelles. Dans d'autres cas, il a eu recours à des sources littéraires. Mais il n'a pas cru nécessaire de nous donner chaque fois les précisions qui nous auraient permis d'apprécier la valeur des interprétations recueillies et d'en connaître l'origine. Aussi subsiste-t-il à ce sujet des incertitudes qui doivent nous inviter à la prudence.

### Le taureau de Corcyre.

Le premier monument que Pausanias découvre à son entrée dans le téménos est un taureau de bronze, œuvre de Théopropos d'Égine et consacré par les Corcyréens (X 9,3-4)<sup>15</sup>. La description s'arrête là et l'auteur passe directement au *logos*. Le taureau avait été érigé par les gens de Corcyre à la suite d'une pêche miraculeuse et sur la dîme de cette pêche. Suit la merveilleuse histoire de ce taureau : descendu au bord de la mer, il se mit à mugir (ἐμυξᾶτο) et, comme le fait se reproduisait tous les jours, le vacher, descendu à son tour jusqu'à la mer, constata la présence d'une masse énorme de thons. Il prévint les Corcyréens qui tentèrent en vain de capturer les poissons. Ils envoyèrent des théores à Delphes ; sur l'ordre de l'oracle, ils sacrifièrent le taureau à Poseidon et ils purent alors s'emparer des thons. À la suite des mêmes circonstances, une offrande semblable avait été érigée à Olympie (cf. V 27,9)<sup>16</sup>.

(11) P. AMANDRY, *Mantique*, p. 237.

(12) La Troade figure au nombre des régions de l'Asie Mineure connues de Pausanias : Chr. HABICHT, *Pausanias und seine « Beschreibung Griechenlands »* (1985), p. 28. Aussi nous a-t-il conservé des renseignements précis sur la région de Marpeessos et sur le tombeau de la Sibylle dans le bois sacré d'Apollon Smintheus ; sur ce tombeau voir Fr. PFISTER, *Der Reliquienkult im Altertum*, RGVL V (1909), p. 411 et p. 455.

(13) Pour les statues d'athlètes, le Périégète nous renvoie à sa description de l'Élide. Il se borne à citer la statue de Phayllos de Croton. On avait cru pouvoir identifier la base de cette statue, mais voir maintenant l'étude consacrée à l'offrande des Crotoniates par A. JACQUEMIN et D. LAROCHE, *BCH* 114 (1990), p. 299-323.

(14) Voir le *De Pythiae oraculis*, 2,395 A ; 5,386 C ; 13,400 C ; 14,400 F ; 16,401 E.

(15) J.-Fr. BOMMELAER, *Guide de Delphes. Le Site* (1991), n° 104, p. 103-104. Sur les problèmes posés par l'implantation du monument qui a peut-être été déplacé, voir l'étude de P. AMANDRY, *BCH* 74 (1950), p. 10 sq. ; voir aussi G. ROUX dans POUILLOUX et ROUX, *Énigmes à Delphes* (1963), p. 8 sq. Plus récemment, cf. A. JACQUEMIN et D. LAROCHE, *BCH* 112 (1988), p. 242 n. 14. Sur la signature de Théopropos, voir J. MARCADÉ, *Recueil des signatures de sculpteurs grecs I* (1953), 106.

(16) Sur l'oracle voir PARKE-WORMELL II, n° 126 ; FONTENROSE, Q 172. Dans la description d'Olympie (V 27,9), le bœuf d'Érétrie est mentionné en même temps que le bœuf de Corcyre avec un renvoi aux explications que Pausanias donnera dans son livre sur la Phocide.

Cette histoire comporte-t-elle une part de réalité et, faute d'autre témoignage, comment nous en assurer? Le rôle essentiel est évidemment confié au dieu de Delphes. Les thons mettaient une singulière obstination à échapper aux pêcheurs qui tentaient de les capturer et l'on ne put en venir à bout qu'après avoir consulté Apollon et suivi les prescriptions du dieu. Poseidon avait aussi son rôle à jouer dans cette pieuse légende. Nous savons qu'il n'était pas étranger aux cultes de Corcyre<sup>17</sup>. Nous aurons l'occasion d'y revenir.

La présence dans un sanctuaire d'une offrande représentant un taureau n'a en soi rien de surprenant. P. Amandry a rappelé qu'il existait à Delphes d'autres exemples<sup>18</sup> : le bœuf érigé par Platées après la victoire sur Mardonios (X 15, 1) et celui que les gens de Carystos avaient consacré au dieu de Delphes et qui commémorait aussi la victoire sur les Mèdes (X 16, 6). On ne peut s'en tenir à l'explication de Pausanias, qui y voyait une allusion aux travaux de la terre, auxquels les hommes pouvaient de nouveau se livrer en toute liberté (X 16, 6). Comme me le fait observer P. Amandry, le taureau, au même titre que le lion, est le symbole de la puissance, ce qui suffirait à justifier le choix du motif.

Toutefois, en ce qui concerne les taureaux érigés par Corcyre à Delphes et à Olympie, je me risquerai à proposer une explication plus précise. La tradition qui fait de Corcyre un ancien établissement des Phéaciens remonte à une époque ancienne, puisqu'elle était déjà connue de Thucydide (I 25, 4)<sup>19</sup>. Habiles marins, les Phéaciens honoraient Poseidon. Le dieu avait son temple sur l'agora<sup>20</sup>. En outre, il se présente lui-même comme leur divinité ancestrale<sup>21</sup>. Lorsqu'Athéna, sous les traits d'une petite fille, conduit Ulysse vers le palais d'Alkinoos, elle prend soin de lui expliquer par quels liens généalogiques le roi des Phéaciens a pour ancêtre Poseidon<sup>22</sup>. Des érudits s'étaient du reste ingéniés à tisser d'une autre manière ces liens généalogiques<sup>23</sup>.

Il me semble que cette tradition nous invite à considérer les offrandes érigées à Olympie et à Delphes sous un aspect quelque peu différent. On sait que le taureau est associé à Poseidon et que le dieu est parfois appelé *ταύροειος*<sup>24</sup>. Dans ces conditions, l'animal pouvait évoquer aux yeux des Corcyréens leur divinité ancestrale. En consacrant ces offrandes dans les deux principaux sanctuaires de la Grèce, à Delphes et à Olympie, les gens de Corcyre ne cherchaient-ils pas à rappeler les liens qui les unissaient aux Phéaciens? Telle qu'elle est contée par Pausanias, l'anecdote de la pêche miraculeuse accorde

(17) Son image figure sur les monnaies de la cité. Pour des exemples, voir *BMC, Thessaly to Aetolia*, p. 143-144, nos 449-468 (pl. XXIV, 15) : tête de Poseidon au droit, au revers, tête de taureau de face ; voir aussi p. 152, nos 561, 562 (pl. XXV, 3) : tête de Poseidon au droit ; au revers, taureau galopant. Cf. E. WÜST, *RE* XXII, 1 (1953), s.v. « Poseidon », 514.

(18) P. AMANDRY, *BCH* 74 (1950), p. 20. On y ajoutera le taureau en argent, récemment publié par le même savant dans *BCH Suppl.* IV (1977), p. 273-293 ; *Guide de Delphes. Le Musée* (1991), p. 202-204.

(19) Pour d'autres témoignages sur cette tradition, voir S. EITREM, *RE* XIX (1938), s.v. « Phaiaken », 1530-1531 ; voir en particulier le récit du voyage d'Énée : Virgile, *Én.* III 291 ; Ovide, *Mét.* XIII 719.

(20) *Od.* VI 266. Cf. R. MARTIN, *Recherches sur l'agora grecque* (1951), p. 28-30.

(21) *Od.* XIII 130.

(22) *Od.* VII 56 sq.

(23) Phaiax, l'éponyme des Phéaciens, est le fils de Poseidon et de Korkyra, elle-même fille de l'Asopos : Hellanicos, 126 F 77 Jacoby ; Steph. Byz., s.v. « Φαίαξ » ; schol. *Od.* V 35 ; Diod., IV 72, 2. Pour d'autres témoignages, voir S. EITREM, *RE* XIX (1938), s.v. « Phaiax ». La nymphe Korkyra sur les monnaies de la cité : IMHOOF-BLUMER, « Nymphen und Chariten », *JournIntArchNum* 11 (1908), p. 78, pl. V, 44.

(24) M. P. NILSSON, *Geschichte der griech. Religion* I<sup>2</sup>, p. 449-450 ; E. WÜST, *RE* XXII, 1 (1953), s.v. « Poseidon », 484-485. Dans l'*Odyssee* XIII 180, les Phéaciens sacrifient douze taureaux à Poseidon.

du reste une place importante à Poseidon, puisque c'est à ce dieu que le taureau est sacrifié.

Si l'on en revient au *logos* de Pausanias, on constatera que le rôle dévolu au taureau est conforme à celui que tant de légendes confient à un animal qui sert de guide et conduit à la découverte d'un site ou d'un objet<sup>25</sup>. Les mugissements du taureau sont aussi un trait caractéristique de ce type de légende<sup>26</sup>. Nous allons en trouver l'équivalent dans une tradition qui concerne une autre offrande delphique.

### Le loup de Delphes.

Près du grand autel, les Delphiens avaient consacré un loup de bronze (X 14, 7). Pausanias ne nous donne pas d'autres précisions sur le monument lui-même et il passe directement au *logos*. Un homme qui avait dérobé de l'or dans les trésors du dieu était allé se cacher avec le produit de son larcin dans le Parnasse, à un endroit où la forêt est particulièrement dense. Pendant son sommeil, un loup se jeta sur lui et le tua. Ce loup venait chaque jour aux abords de la cité et il se mettait à hurler (ὠρούετο). Les Delphiens estimèrent que pareil événement ne pouvait se produire sans l'intervention du dieu (ἄνευ θεοῦ). Ils suivirent la bête, retrouvèrent l'or sacré (τὸ ἱερὸν χρυσίον) et consacrèrent au dieu un loup en bronze.

On constatera aisément que cette histoire est faite sur le même modèle que celle du taureau de Corcyre : aux mugissements du taureau correspondent les hurlements du loup et tous deux, taureau et loup, font preuve de la même obstination pour que l'on comprenne leur message. On ajoutera que, dans l'histoire du loup de Delphes, Apollon défend son bien et lance un avertissement aux voleurs qui voudraient s'en prendre aux trésors du sanctuaire.

Mais nous avons la chance de posséder sur l'offrande des Delphiens des témoignages qui permettent de remonter à une époque plus ancienne. Dès le 11<sup>e</sup> siècle av. J.-C., au temps de Polémon le Périégète, on racontait aux visiteurs du sanctuaire l'histoire de l'or sacré (χρυσίον ἱερὸν), volé à Delphes, enfoui dans le Parnasse et dont un loup avait retrouvé la trace (ἀνίχνευσεν ὁ λύκος)<sup>27</sup>. Pour la légende, nous ne pouvons remonter plus haut. Quant au monument lui-même, il existait dès le 5<sup>e</sup> siècle av. J.-C., quand les Lacédémoniens, puis les Athéniens firent graver sur le devant (ἐς τὸ μέτωπον), puis sur le côté droit (κατὰ τὴν δεξιὰν πλευράν) des décrets qui leur conféraient la promantie<sup>28</sup>.

Si l'image d'un bovidé était à sa place dans un sanctuaire, celle d'un loup pouvait surprendre le visiteur. On connaît cependant les rapports qui existent entre Apollon et le

(25) L'exemple classique est celui de la génisse qui indiqua l'emplacement où Thèbes devait être fondée : voir mon article dans *BAB* (1989), p. 64.

(26) Même prodige dans l'histoire de la découverte de l'oracle : le comportement des chèvres qui bondissent et qui bêlent attire l'attention du berger. Voir le texte de Diodore, XVI 26, cité et traduit par P. AMANDRY, *Mantique*, p. 51, app. XXVIII; voir aussi G. ROUX, *Delphes*, p. 65.

(27) Polémon fr. 29 Preller (Élien, *NA* XII 40).

(28) Plutarque, *Périclès* 21 (avec les notes à ce passage dans l'édition FLACELIÈRE-CHAMBRY, coll. des Univ. de France). Le texte de Plutarque relatif aux décrets de promantie est cité dans la liste chronologique établie par J. POUILLOUX, *BCH* 75 (1952), p. 488; sur les événements, voir G. GLOTZ, *Histoire grecque* II (1931), p. 160-161.

loup. Ce dernier est cité par Plutarque parmi les animaux qui sont les favoris du dieu<sup>29</sup>. Le culte d'Apollon *λύκειος* est bien connu<sup>30</sup> et les anciens rattachaient l'épiclèse au nom du loup, *λύκος*<sup>31</sup>. L'animal est associé au dieu dans diverses légendes<sup>32</sup>. L'une d'entre elles mérite de retenir l'attention, car elle va nous ramener au loup de Delphes. Traitant de la période où les louves mettent bas, Aristote<sup>33</sup> rapporte que, par crainte d'Héra, Lété se métamorphosa en louve et qu'elle voyagea sous cet aspect depuis le pays des Hyperboréens jusqu'à Délos. Dans une forme plus récente de la légende<sup>34</sup>, Lété donna naissance à Apollon alors qu'elle avait pris la forme d'une louve. Élien nous a conservé cette version qu'il met en rapport avec le loup de Delphes<sup>35</sup>. Il existait donc deux explications de cette offrande célèbre. Selon l'une, le loup ferait allusion aux douleurs ressenties par Lété quand elle enfanta Apollon (*τὴν τῆς Λητοῦς ὠδῖνα αἰνιττόμεγον*). L'autre est, avec quelques variantes, celle que nous a conservée Pausanias : c'est l'histoire du loup qui retrouve la trace des objets volés dans le sanctuaire.

La légende contée par Pausanias à propos de l'offrande des Delphiens s'apparente à d'autres traditions où le loup sert également de guide. Dans une légende de fondation, nous voyons Athamas s'établir, conformément à un oracle, à un emplacement indiqué par la présence de loups dévorant des brebis<sup>36</sup>. À Delphes, le loup intervient dans la fondation de Lykôreia<sup>37</sup>. On retrouve encore cet animal dans un récit que nous a transmis Antoninus Liberalis<sup>38</sup>. Il était destiné à expliquer dans quelles circonstances une région appelée Trémilis avait reçu de Lété le nom de Lykia d'après le nom des loups qui avaient servi de guides à la déesse (*ἀπὸ τῶν καθηγησαμένων λύκων*).

Il est peu probable que ces légendes étiologiques puissent remonter à une époque très ancienne. On en chercherait volontiers l'origine chez les poètes et les érudits de l'époque hellénistique qui manifestaient tant d'intérêt pour les traditions locales et pour les interprétations étymologiques<sup>39</sup>. En ce qui concerne le loup de bronze consacré par les Delphiens, il suffit de rappeler l'opinion exprimée jadis par J. G. Frazer<sup>40</sup> : « Cette histoire

(29) Plutarque, *De Pythiae oraculis* 12, 400 A.

(30) L'épiclèse peut suffire à désigner le dieu : Eschyle, *Suppl.* 686 ; *Anth. Pal.* VII 10, v. 5.

(31) Eschyle, *Sept* 145 ; cf. Sophocle, *Électre* 6. Sur le sens de l'épiclèse, voir M. P. NILSSON, *Geschichte* I<sup>2</sup>, p. 536-537. Sur l'Apollon aux loups des monnaies de Tarse, voir L. ROBERT, « Documents d'Asie Mineure », *BCH* 101 (1977), p. 97.

(32) M. W. DE VISSER, *Die nicht menschengestaltigen Götter der Griechen* (1903), p. 45 ; W. RICHTER, *RE Suppl.* XV (1978), s.v. « Wolf », 976.

(33) Aristote, *HA* VI 35, 580 a. Voir aussi Antigone de Caryste, *Mir.* 56 ; schol. Apoll. Rhod., II 123 (d'après Philostephanos, fr. 32 Müller, III, p. 33).

(34) Voir M. P. NILSSON, *Geschichte* I<sup>2</sup>, p. 537 : « Es ist keine Frage, dass alle diese Geschichten nach dem Vorbild der gelaüfigen Verwandlungsmymthen erst spät aus dem Epitheton *λύκειος*, das, wie man meinte, Apollon als einen Wolfsgott bezeichnete, herausgesponnen sind. Sie sind rein literarisch ».

(35) Élien, *NA* X 26.

(36) Apollodore, *Bibl.* I 84 Wagner ; schol. Platon, *Min.* 315 C. Pour l'oracle, voir PARKE-WORMELL II, n° 197 ; FONTENROSE, L 33.

(37) Sur cette légende, voir mon article dans la revue *Kernos* 4 (1991), p. 267.

(38) Après avoir donné naissance à Apollon et à Artémis à Délos, Lété veut aller les baigner dans le Xanthos ; des loups viennent à sa rencontre et ils la mènent jusqu'au fleuve ; c'est pourquoi le pays appelé Trémilis reçut de Lété le nom de Lykia : Antoninus Liberalis, *Métam.* 35, qui cite comme sources les *Lykiaka* de Ménécratès (769 F 2 Jacoby) et les *Métamorphoses* de Nicandre (271/2 F 23 Jacoby).

(39) Voir à ce sujet mon article sur les origines mythiques de Delphes dans *Kernos* 4 (1991), p. 269.

(40) J. G. FRAZER, *Pausanias' Description of Greece* I (1913), p. LXXXVII ; je cite la traduction de G. ROTH, *Sur les traces de Pausanias*<sup>2</sup> (1927), p. 134.

devait être contée à peu près dans les mêmes termes par les guides de Delphes à tous les voyageurs qui s'étonnaient de trouver une statue de loup dédiée à Apollon, la vieille parenté mythique du dieu avec ces animaux étant depuis longtemps tombée dans l'oubli». De cette parenté mythique il reste à Delphes une autre trace : Apollon Lykeios n'est pas totalement absent, comme l'atteste l'épicièse Λύκειος gravée sur le cippe des Labyades<sup>41</sup>.

La pêche miraculeuse des Corcyréens et la découverte de l'or sacré dans le Parnasse nous ont fait pénétrer dans le domaine du merveilleux. Mais elles nous ont aussi mis en garde en nous invitant à ne pas prendre trop au sérieux les anecdotes contées par Pausanias au sujet des offrandes de Delphes. Deux autres exemples vont nous montrer combien il est parfois difficile de tracer la limite entre le réel et l'imaginaire.

### L'âne d'Ambracie.

Les Ambraciotes avaient consacré comme offrande un âne de bronze (X 18, 4). Colonie de Corinthe, Ambracie suivait l'exemple de sa métropole en rendant hommage à l'Apollon de Delphes. Mais son offrande était plus modeste que le trésor érigé par les Corinthiens<sup>42</sup> et le choix du motif avait été dicté par des circonstances particulières. C'est ce que nous apprend le *logos* transmis par le Périégète. Il s'agit cette fois d'un épisode guerrier survenu au cours d'un conflit qui opposait les habitants d'Ambracie à leurs voisins, les Molosses. Ces derniers avaient tendu pendant la nuit une embuscade aux Ambraciotes, mais la ruse fut déjouée par un âne. L'ardeur de l'animal fut réveillée par la présence d'une ânesse et il se mit à braire. Aux braiments de l'âne vinrent se joindre les cris de son maître. Les Molosses effrayés se levèrent, révélant ainsi leur présence. Au cours de cette même nuit, ils furent attaqués et vaincus par les Ambraciotes.

Le braiment d'un âne pouvait-il produire un tel effroi ? Selon le récit d'Hérodote (IV 129), les ânes qui accompagnaient l'armée de Darius effrayèrent<sup>43</sup> par leurs cris les chevaux des Scythes. Le fait pouvait paraître étonnant (θῶμα), mais Hérodote en donne une explication fort simple : les Scythes ne connaissaient ni ânes ni mulets (cf. IV 28), ce qui n'était évidemment pas le cas des Molosses.

Dans certaines légendes, le cri rauque<sup>44</sup> de l'animal sème la panique ou sert d'avertissement. Selon une version de la Gigantomachie<sup>45</sup>, les ânes qui servaient de montures à Dionysos, à Héphaïstos et aux Satyres se mirent à braire (ὠγκάζθησαν) et les Géants prirent la fuite. La fable n'est pas sans offrir quelque analogie avec l'anecdote contée par Pausanias à propos de l'âne des Ambraciotes. Ovide, de son côté, a raconté comment le braiment d'un âne réveilla la nymphe Lotis et lui permit ainsi d'échapper à l'étreinte de

(41) Sur le sens du terme λύκειος dans l'inscription des Labyades, voir G. ROUGEMONT, *CID* I (1977), p. 70-71.

(42) Sur le trésor de Corinthe, voir Paus., X 13,5 ; selon Hérodote, I 14, il était dû à l'initiative de Kypsélos ; sur le palmier de bronze, voir Plutarque, *De Pythiae oraculis* 12, 399 F ; sur l'emplacement, voir G. DAUX, *Pausanias à Delphes*, p. 144 ; J.-Fr. BOMMELAER, *Guide de Delphes. Le Site* (1991), n° 308, p. 153.

(43) Le même terme est employé par Hérodote, IV 129 (ἐτάρασσον) et par Pausanias, X 18, 4 (ταραχθέντες).

(44) Voir l'expression de Pausanias, X 18, 4 : τραχύτητι τοῦ φθέγματος. Voir aussi Ovide, *Fastes* 433-434 : *ecce rudens rauco Sileni vector asellus intempestivos edidit ore sonos*.

(45) Pseudo-Ératosthène, *Catast.* 11 ; Hygin, *Astr.* II 23 ; schol. Anon. II in Arat., p. 297 éd. E. Maass.



Priape<sup>46</sup>. D'après un passage des *Oiseaux*<sup>47</sup>, il semble que l'on ait attribué au braiment de l'animal la valeur d'un présage. Aristophane, par la voix du coryphée, célèbre les mérites de la gent ailée et rappelle les services qu'elle rend au genre humain. Jouant sur le sens du mot ὄρνις, il énumère toute une série de présages, où figurent des bruits caractéristiques, tels que l'éternuement (πταρμός). L'âne apparaît à la fin de cette plaisante énumération (ὄνον ὄρνιν, v. 721) et sans doute faut-il comprendre qu'il s'agit du braiment de l'animal<sup>48</sup>.

On s'interroge sur les raisons qui ont pu amener les Ambraciotes à ériger ce monument dans le sanctuaire d'Apollon. Mais, ce que Pausanias ne nous dit pas, nous l'apprenons par une autre source, un récit que nous a conservé Antoninus Liberalis<sup>49</sup>. Selon ce témoignage, l'oracle du dieu ne serait pas étranger aux origines de la cité, fondée par des Corinthiens sous la conduite de Gorgos<sup>50</sup>. Toujours selon ce même témoignage, Apollon serait intervenu à diverses reprises pour mettre un terme aux factions et il était honoré par les Ambraciotes en qualité de Sauveur et de Pythien.

Cette épiclèse nous ramène au dieu de Delphes. Apollon était à Ambracie une importante divinité<sup>51</sup>. L'anecdote contée par Pausanias pourrait avoir quelque rapport avec une des interventions d'Apollon que mentionne Antoninus Liberalis. Peut-être même était-elle liée à la fondation de la colonie corinthienne. La consécration de l'offrande dans le sanctuaire de Delphes trouverait alors son explication.

### Le bouc de Kléonai.

Le *logos* dont nous allons avoir à nous occuper a un caractère un peu différent, car il associe l'offrande consacrée à Delphes à un événement historique que nous connaissons par ailleurs. Les habitants de Kléonai avaient offert au dieu de Delphes un bouc de bronze à la suite des circonstances suivantes : frappés comme les Athéniens par une maladie pestilentielle (ὕπὸ νόσου τῆς λοιμώδους), ils s'adressèrent à l'oracle ; conformément aux prescriptions venues de Delphes (κατὰ δὲ μάντευμα ἐκ Δελφῶν), au lever du soleil, ils sacrifièrent un bouc et ils furent ainsi délivrés de leur mal (X 11,5)<sup>52</sup>.

(46) Ovide, *Fastes* I 391-440 ; *Métam.* IX 347 ; Servius in Verg. *Georg.* II 84. Sur la légende, voir JESSEN, *Mythol. Lex.* III (1897-1909), s.v. « Priapos », 2969.

(47) Aristophane, *Oiseaux* 719-721.

(48) Voir dans l'édition de la coll. des Univ. de France la note à ce passage avec une citation de Saint Jean Chrysostome, *Homélies* 12 : « Qu'un âne vienne à braire, un coq à chanter, quelqu'un à éternuer, ou n'importe quoi, étreints par mille craintes, ils soupçonnent tout ». Après avoir énuméré les présages, le coryphée conclut que les oiseaux rendent aux hommes les mêmes services qu'Apollon prophétique (μαντεῖος Ἀπόλλων). Sur les plaisanteries d'Aristophane et ses allusions aux oracles les plus célèbres (v. 716 et 721), voir P. AMANDRY, *Mantique*, p. 58, n. 5.

(49) Antoninus Liberalis, *Métam.* 4, d'après les *Métamorphoses* de Nicandre et les *Ambrakika* d'Athanadas. Voir sur ce texte PARKE-WORMELL, *The Delphic Oracle* I, p. 342 ; II, nos 393-395. L'importance de ce témoignage sur les cultes de la cité a été récemment soulignée : P. CABANES et J. ANDRÉOU, *BCH* 109 (1985), p. 533.

(50) Sur la fondation de la colonie, voir Éd. WILL, *Korinthiaka* (1955), p. 517 sq. N. G. L. HAMMOND, *Epirus* (1967), p. 425.

(51) L'image de la colonne en pointe, symbole d'Apollon Agyieus, figure sur les monnaies : O. RAVEL, *The « Colts » of Ambracia*, *NumNotesMon* 37 (1928), p. 104, pl. IV, 43 ; p. 147, pl. XVI, 177-179, pl. XVII, 185 ; *BMC, Thessaly to Aetolia*, p. 94-95, n. 1-14 (pl. XVIII, 1, 2) ; P. R. FRANKE, *Die ant. Münzen von Epirus* (1961), p. 324, pl. 67.

(52) PARKE-WORMELL II, n° 158 ; FONTENROSE, Q 190.

Apollon apparaît ici sous les traits d'un dieu guérisseur<sup>53</sup>. Le dieu archer de l'*Illiade*, qui frappe durement l'armée des Achéens, est aussi celui qui est le mieux en mesure de protéger les hommes d'une épidémie. Sur ce rôle d'Apollon, attesté par d'autres témoignages<sup>54</sup>, Pausanias nous a conservé des traditions que je voudrais rappeler brièvement avant de revenir à l'offrande de Kléonai.

Alors que les Grecs souffraient de querelles intestines et d'une maladie pestilentielle (ὕπὸ ἐμφυλίων στάσεων καὶ ὑπὸ νόσου λοιμώδους), Iphitos, contemporain, disait-on, du législateur Lycurgue, s'adressa au dieu de Delphes qui lui ordonna à lui et aux Éléens de restaurer les concours olympiques (V 4,6)<sup>55</sup>. Les Éléens interviennent aussi dans la légende de l'omoplate de Pélops. Récupéré dans des conditions miraculeuses par un pêcheur d'Érétrie, l'os fut rendu aux Éléens venus à Delphes pour demander au dieu de mettre fin à une maladie pestilentielle (ἐπανόρθωμα αἰτούντων νόσου λοιμώδους) et, grâce à la précieuse relique, les Éléens obtinrent la guérison souhaitée (V 13,4-6)<sup>56</sup>. L'histoire des ossements d'Hésiode n'est pas moins édifiante. Elle est contée par Pausanias dans sa description d'Orchomène (IX 38, 3). Alors qu'une maladie pestilentielle frappait les hommes et le bétail (νόσου καταλαμβανούσης λοιμώδους καὶ ἀνθρώπους καὶ τὰ βοσκήματα), les Orchoméniens reçurent de Delphes l'ordre de ramener chez eux les restes d'Hésiode qu'ils retrouvèrent dans la région de Naupacte grâce à l'aide d'une corneille<sup>57</sup>. On a là un bel exemple de ces inventions miraculeuses, dont la plus célèbre est celle des ossements de Thésée<sup>58</sup>. Ailleurs il s'agissait d'expliquer l'origine d'un culte, celui de Dionysos Aigobolos, à Potniai, en Béotie (IX 8, 2). Irrité par le meurtre de son prêtre, Dionysos avait frappé les habitants d'une maladie pestilentielle (νόσος λοιμώδης). L'ordre leur vint de Delphes de sacrifier à Dionysos un bel enfant, auquel, après quelques années, ils purent substituer une chèvre, d'où l'épiclèse Aigobolos<sup>59</sup>.

Qu'il s'agisse d'une invention miraculeuse (l'omoplate de Pélops, les ossements d'Hésiode), du rétablissement des concours olympiques ou de l'explication d'une épiclèse, ce sont là de pieuses légendes qui contribuaient à souligner la renommée de l'oracle. En cas d'épidémie, on pouvait faire appel au dieu de Delphes et compter sur l'efficacité de ses interventions. Mais, à côté de ces traditions légendaires, il en est d'autres qui font état d'un événement historique bien connu, la peste qui ravagea Athènes au début de la

(53) Voir M. P. NILSSON, *Geschichte* I<sup>2</sup>, p. 540.

(54) Sur Apollon Propylaios, voir O. WEINREICH, *Antike Heilungswunder*, *RGVV VIII* 1 (1909), p. 150-151; *Id.*, *AM* 38 (1913), p. 62-72; G. PUGLIESE-CARRATELLI, *AnnScAtene* 41-42 (1963-1964), p. 363 (J. et L. ROBERT, *BullÉpigr.* [1967], n° 582).

(55) Sur Iphitos, dont certains savants ont voulu faire un personnage historique, voir KROLL, *RE IX* (1916), s.v. « Iphitos », 2027-2028. Sur l'oracle, voir PARKE-WORMELL II, n° 485; FONTENROSE, Q 1.

(56) Sur la légende, voir Apollodore, *Ep.* V 10. Il est possible qu'Apollodore ait suivi la version de la *Petite Illiade*: A. SEVERYNS, *Le cycle épique dans l'école d'Aristarque* (1928), p. 337. Sur la relique, voir Fr. PFISTER, *Reliquienkull*, p. 208-209. Pour l'oracle, voir PARKE-WORMELL II, n° 563; FONTENROSE, L 153.

(57) Sur les oiseaux chers à Apollon, voir Plutarque, *De Pythiae oraculis* 12, 400 A; 22, 405 C; textes cités par P. AMANDRY, *Mantique*, p. 58, app. XLVI et XLVIII. Sur l'oracle, voir PARKE-WORMELL II, n° 207; FONTENROSE, L 42.

(58) Dans l'invention des restes de Thésée, telle qu'elle est contée par Plutarque, *Thésée* 36, l'emplacement est indiqué par un aigle; cf. Fr. PFISTER, *Reliquienkull*, p. 231, n. 864 avec une bibliographie sur le sujet; voir aussi mon article sur le « culte des reliques », dans *BAB* (1989), p. 64.

(59) Sur ce type de sacrifice, voir P. STENGEL, *Die griech. Kultusaltertümer* (1920), p. 132. Sur l'oracle, voir PARKE-WORMELL II, n° 551; FONTENROSE, L 173-174.

guerre du Péloponnèse. Il importe de les examiner en s'efforçant de déterminer la part du réel et celle de l'imaginaire.

Dans sa description de l'agora d'Athènes, Pausanias signale, devant le temple d'Apollon Patroos, la statue d'Apollon Alexikakos, œuvre de Calamis, et il ajoute : « On dit que le dieu a reçu ce nom parce qu'il a mis fin, en vertu d'un oracle de Delphes, à la maladie pestilentielle (νόσος λοιμώδης) qui accabla les Athéniens à l'époque de la guerre du Péloponnèse (I 3, 4)<sup>60</sup>.

D'Athènes nous passons au cœur du Péloponnèse, plus exactement au temple d'Apollon Épikourios à Bassae. Après avoir souligné la beauté de ce temple, Pausanias associe les épiclèses Épikourios et Alexikakos et les rattache l'une et l'autre à l'intervention du dieu à l'occasion d'une épidémie (ἐπι νόσῳ λοιμώδει) en précisant : « (le fléau) frappa aussi les Phigaléens à l'époque de la guerre qui opposa les Péloponnésiens aux Athéniens, et pas à un autre moment » (καὶ οὐκ ἐν ἑτέρῳ καιρῷ ; VIII 41, 9).

Nous retrouvons encore la peste d'Athènes dans deux autres endroits du Péloponnèse. Il existait sur l'agora d'Élis un temple et une statue d'Apollon Akésios ; cette épiclèse est mise en rapport avec Alexikakos (VI 24, 6), ce qui donne à entendre que les Éléens n'auraient pas été épargnés. Enfin c'est bien de la peste d'Athènes qu'il est question à Trézène. Pour se délivrer du mal, les habitants firent appel à l'aide de Pan Lytérios, qui intervint grâce à des songes qu'il envoya aux magistrats de la cité (II 32, 6)<sup>61</sup>.

De cet ensemble de témoignages il résulterait que la peste d'Athènes aurait touché le Péloponnèse en diverses régions ; elle aurait même pénétré jusqu'en Arcadie et l'Apollon Épikourios de Bassae lui devrait son épiclèse. Voilà qui ne s'accorde guère avec ce que nous apprend Thucydide. Selon l'historien, « elle ne gagna pas le Péloponnèse de façon qui mérite d'être mentionnée » (II 54, 5 ; trad. J. de Romilly).

Si nous reprenons le témoignage de Pausanias sur l'Apollon Épikourios de Bassae et sur le sens de l'épiclèse, nous constaterons aisément la faiblesse des arguments invoqués par le Périégète en faveur de sa théorie (VIII 41, 9). Aussi cette théorie a-t-elle été réfutée depuis longtemps<sup>62</sup>. La question a été reprise récemment par Madeleine Jost dans son beau livre sur l'Arcadie et l'on s'accordera avec elle pour admettre que l'épiclèse Épikourios pouvait s'entendre d'une tout autre manière<sup>63</sup>.

Il y a peu de choses à dire sur l'Apollon Akésios d'Élis sinon qu'en raison de son épiclèse, le dieu devait être honoré en qualité de guérisseur<sup>64</sup>. Quant au Pan Lytérios de Trézène, il porte une épiclèse qui permettait de voir en lui un dieu qui libère les hommes des maux qui les accablent<sup>65</sup> ; entendu dans ce sens, Lytérios ne serait guère différent d'Alexikakos.

Pausanias nous ramène toujours à cet Apollon Alexikakos et à la peste qui fit tant de

(60) Sur le sens que l'on peut donner à ce texte, voir J. MARCADÉ, *Recueil* (cité n. 15) I, 40, note 2. Sur l'oracle, voir PARKE-WORMELL II, n° 125 ; FONTENROSE, Q 189.

(61) Sur le rôle des songes, voir ROSCHER, *Mythol. Lex.* III 1 (1897-1902), s.v. « Pan », 1400, qui cite l'exemple de Trézène. Pour l'établissement du texte, qui pose quelques problèmes, voir S. WIDE, *De sacris Troezeniorum, Hermionensium, Epidauriorum* (diss. Upsala 1888), p. 73 ; E. MEYER, *RE* VII A 1 (1939), s.v. « Troizen », 632.

(62) H. BRUNN, *Geschichte der griech. Künstler* I<sup>2</sup> (1889), p. 49.

(63) M. JOST, *Sanctuaires et cultes d'Arcadie* (1985), p. 488.

(64) Sur Apollon, dieu guérisseur, voir ci-dessus n. 53.

(65) Voir, à propos de la légende d'Iphitos, l'expression de Pausanias, V 4, 6 : αἰτῆσαι τὸν ἐν Δελφοῖς θεὸν λύσειν τῶν κακῶν. Sur le sens de l'épiclèse λύσιος voir M. P. NILSSON, *Griech. Feste*, p. 301.

ravages chez les Athéniens. Il n'y a aucune raison de mettre en doute l'attribution de la statue à Calamis, sculpteur dont la chronologie est malheureusement difficile à établir<sup>66</sup>. En fait, le Périégète se borne à reproduire une tradition qu'il avait dû recueillir à Athènes (λέγουσι). Nous en ignorons la valeur et, faute de pouvoir faire appel à un témoignage qui viendrait confirmer celui de Pausanias, nous restons dans l'incertitude. Pour ma part, je suis tenté de croire qu'ici, comme en d'autres cas, l'interprétation a été tirée de l'épiclèse, associée à un événement qui avait marqué l'histoire de la cité<sup>67</sup>. Cette interprétation repose non sur les données de l'histoire, mais sur le sens d'une épiclese qui aurait pu convenir en d'autres circonstances<sup>68</sup>. On peut en dire autant de l'Apollon Épikourios de Bassae<sup>69</sup> et la remarque s'applique aussi à l'Apollon Akésios d'Élis. Il resterait le Pan Lytérios de Trézène<sup>70</sup>, bien que, là encore, nous ne disposons pas d'un témoignage qui permettrait de contrôler l'interprétation transmise par le Périégète.

Le *logos* recueilli par Pausanias au sujet du bouc de bronze érigé à Delphes par les Kléonéens est-il différent des traditions que nous venons d'examiner et dont nous avons dû constater le peu de consistance, ou vient-il s'y ajouter? J'ai déjà rappelé précédemment le témoignage de Thucydide selon lequel la peste qui ravagea Athènes n'aurait eu dans le Péloponnèse que des effets sans importance. Thucydide ne nous en apprend pas davantage et, dans ces conditions, il est difficile de savoir si Kléonai avait été touchée par le terrible mal<sup>71</sup>. Cette petite ville est située sur la route qui va de Corinthe à Argos (II 15, 1). Le Périégète nous en a laissé une brève description<sup>72</sup>, mais il ne fait aucune allusion à une calamité qui aurait frappé la cité. L'information de Pausanias provient de Delphes, où l'on avait quelque tendance à glorifier les actes du dieu en les associant à des événements dont les siècles n'avaient pu effacer le souvenir<sup>73</sup>.

(66) Sur cette chronologie, qui reste fort incertaine, voir P. ORLANDINI, *Calamide* (1950), p. 49; J. DÖRIG, « Kalamis Studien », *JdI* 80 (1965), p. 140 (entre 470 et 430). Selon H. A. THOMPSON et R. E. WYCHERLEY, *The Agora of Athens, The Athenian Agora XIV* (1972), p. 137, l'Apollon de Calamis pourrait être mis en rapport avec les guerres médiques. Voir aussi dans *LIMC* II (1984), s.v. « Apollon », n° 622 (O. PALAGIA).

(67) C'était l'opinion de H. BRUNN, *op. cit.* n. 62, p. 90 : « Allein wir haben schon bei Gelegenheit des Ageladas bemerkt, dass die Angabe für uns nicht bindend sein kann, da die Zeitbestimmung wahrscheinlich erst aus dem Beinamen des Gottes hergeleitet ist. » Sur l'Héraclès Alexikakos d'Ageladas, voir H. BRUNN, *ibid.*, p. 47. G. LIPPOLD, *Die griech. Plastik, Handb. der Archäologie* 5 (1950), p. 110, n. 11, considère le rapport établi entre l'Apollon Alexikakos de Calamis et la peste d'Athènes comme arbitraire (« willkürlich »). Voir aussi l'opinion exprimée par H. W. PARKE et D. E. W. WORMELL, *The Delphic Oracle* I, p. 190 et celle de E. MEYER dans sa traduction de Pausanias, I (1986), p. 443-444 : « Schon von daher lässt sich der Beiname als Unheilabwehrer zeitlich nicht mit der Pest, am Ausbruch des Peloponnesischen Krieges (430 v. Chr.) verbinden, wie dies Pausanias angibt. Eher scheint die Zeitbestimmung aus dem Beinamen abgeleitet zu sein ».

(68) Elle s'applique à plusieurs divinités auxquelles on attribue le pouvoir d'écarter le mal : WENTZEL, *RE* I (1894), s.v. « Alexikakos ». Pour Apollon et Héraclès, voir M. P. NILSSON, *Geschichte* I<sup>2</sup>, p. 544.

(69) Voir l'interprétation qu'en donne Pausanias, VIII 41, 8 : ἐπικουρήσαντι ἐπὶ νόσῳ λοιμώδει.

(70) Sur le sens de l'épiclèse, voir ci-dessus n. 65.

(71) Dans l'article « Kleonai », *RE* XI (1922), 726, BÖLTE mentionne l'événement qu'il situe au début de la guerre du Péloponnèse, conformément aux indications de Pausanias. H. W. PARKE et D. E. W. WORMELL, *The Delphic Oracle* I, p. 190, racontent l'anecdote en ajoutant : « The account is probable enough ».

(72) Sur la notice de Pausanias voir G. ROUX, *Pausanias en Corinthie* (1958), p. 172.

(73) Sur cette façon de procéder, voir H. BRUNN, *op. cit.* n. 62, p. 50 : « Wo sich nemlich ein Heiligtum oder Bild eines Unheil und Krankheit abwehrenden Gottes fand, da war die Volkssage geschäftig, die Entstehung desselben, unbekümmert um historische Genauigkeit, mit der berühmtesten dieser Krankheiten in Verbindung zu bringen ».

Ni le choix de l'animal ni le moment du sacrifice ne peuvent nous surprendre<sup>74</sup>. L'image d'un bouc est une offrande que l'on pouvait s'attendre à trouver dans le sanctuaire de Delphes. Nous savons que le bouc était sacrifié à Apollon<sup>75</sup> et nous connaissons aussi le rôle attribué aux capridés dans la découverte de l'oracle<sup>76</sup>. Dans son commentaire à Pausanias, H. Blümner avait raison de rappeler qu'Apollon est le dieu des troupeaux<sup>77</sup>; c'est là un des traits importants de sa physionomie. Quant à l'explication que nous livre Pausanias, elle prend place dans un ensemble de traditions qui soulignent le pouvoir miraculeux du dieu de Delphes, capable de mettre fin par ses oracles aux plus terribles fléaux.

### Le palmier de l'Eurymédon.

Dans les monuments que nous avons examinés jusqu'à présent, la part de l'histoire est assez mince et les données chronologiques restent incertaines<sup>78</sup>. Il n'en était pas toujours de même et les visiteurs du sanctuaire découvraient des offrandes qui s'intégraient aisément dans le cadre de l'histoire. Parmi ces offrandes, une des plus remarquables est assurément le palmier de l'Eurymédon (X 15, 4-5). Nous en connaissons l'emplacement<sup>79</sup> et Pausanias lui a consacré un paragraphe qui a paru à G. Daux « tout à fait caractéristique »<sup>80</sup>. On y trouve successivement la description de l'offrande, le rappel de la victoire remportée par les Athéniens ainsi que des considérations sur l'état du monument qui avait subi quelques dégradations. C'est ce dernier point qui retiendra notre attention.

L'offrande se composait d'un palmier de bronze surmonté d'une statue dorée

(74) Le lever du soleil convient aux divinités célestes : P. STENGEL, *Die griech. Kultusaltertümer*, p. 149; sur le choix de l'animal, voir p. 122, n. 7. Chèvres, moutons et bœufs sont les animaux que l'on sacrifie à Apollon : Antoninus Liberalis, *Métam.* 20, 2.

(75) Sur la convention entre Delphes et Skiathos, voir P. AMANDRY, *Mantique*, p. 109, app. XVI; voir aussi G. ROUX, *Delphes*, p. 87; G. ROUGEMONT, *CID* I, n° 13.

(76) Sur ces traditions, voir P. AMANDRY, *Mantique*, p. 110, qui invite à une certaine prudence en remarquant que, sur les plateaux rocaillieux du Parnasse, « seuls les moutons et les chèvres devaient trouver de quoi paître ». Ce sont effectivement, comme P. Amandry me le fait observer, des osselets de moutons et de chèvres qui constituent la majorité des 25 000 osselets trouvés dans l'Antre corycien. Sur les monnaies de Delphes, où bouc et chèvre sont fréquemment représentés, voir le corpus de J. N. SVORONOS, dans *BCH* 20 (1896), p. 19-28, pl. XXV et XXVI.

(77) H. BLÜMNER dans le commentaire de l'édition HITZIG-BLÜMNER III, p. 699 : « Apollon als Gott der Herden wurde da und dort in besondere Beziehung zum Bock gebracht ». Voir aussi la documentation réunie jadis par L. STEPHANI, *Compte-rendu de la commission impériale archéologique pour l'année 1869* (1870), p. 100 sq., et la note de FRAZER dans son commentaire à Pausanias, V (1913), p. 282.

(78) Pour le taureau de Corcyre et les indications que nous offre la dédicace, voir P. AMANDRY, *BCH* 74 (1950), p. 16; on connaît maintenant le monument auquel on doit restituer cette dédicace : A. JACQUEMIN et D. LAROCHE, *BCH* 112 (1988), p. 242, n. 14. — Pour le loup des Delphiens, on peut seulement affirmer qu'il était antérieur à l'intervention des Lacédémoniens en 448. — Nous ne disposons d'aucune donnée chronologique pour l'âne d'Ambracie. — Quant au bouc de Kléonai, si on met l'offrande en rapport avec la peste d'Athènes, elle aurait été consacrée après 430.

(79) Grâce à l'identification de la fondation; voir P. AMANDRY, *BCH* 78 (1954), p. 295 sq. Cf. J.-Fr. BOMMELAER, *Guide de Delphes. Le Site* (1991), n° 420, p. 186.

(80) G. DAUX, *Pausanias à Delphes*, p. 185.

d'Athéna<sup>81</sup>. Pausanias a constaté que la dorure de la statue était endommagée en plusieurs endroits et il a pensé que ces dommages pouvaient être dus à des malfaiteurs et à des voleurs. Mais à cette opinion personnelle vient s'ajouter une explication qu'il emprunte au plus ancien des atthidographes, Cleitodémos<sup>82</sup>. Selon ce dernier, les dommages causés à la statue et au palmier auraient été provoqués par une volée de corbeaux qui, à coups de bec, s'en prirent à l'or de la statue, à la lance d'Athéna et aux chouettes ainsi qu'aux fruits du palmier. L'événement se serait produit au moment où les Athéniens préparaient leur expédition en Sicile. Les Athéniens auraient dû tenir compte de ce funeste présage ainsi que d'autres signes (ἄλλα σημεῖα) que mentionnait Cleitodémos.

Comme pour le rocher de la Sibylle<sup>83</sup>, nous pouvons, pour le palmier de l'Eurymédon, recourir au témoignage de Plutarque. Dans la *Vie de Nicias* (13, 1), il est question des présages qui n'empêchèrent pas les Athéniens d'exécuter leur projet. On y retrouve les dégâts causés par les corbeaux qui, pendant plusieurs jours, s'étaient abattus sur le palmier et en avaient fait tomber les fruits. « Mais on disait, ajoute Plutarque (13, 6), que c'était là une fable inventée par les Delphiens à l'instigation des Syracusains »<sup>84</sup>.

Le *De Pythiae oraculis* fait partie des dialogues qui contribuent à nous restituer l'atmosphère du sanctuaire d'Apollon. Il y est question de l'inspiration prophétique et l'on peut y recueillir de précieux renseignements sur les monuments de Delphes<sup>85</sup>. On ne sera pas surpris qu'au cours de leur visite, les interlocuteurs en soient venus à s'entretenir de prodiges, tels que la disparition, avant la bataille de Leuctres, des étoiles consacrées à Delphes par Lysandre après sa victoire sur les Athéniens à Aigospotamoi<sup>86</sup>. On en arrive ainsi au désastre subi par les Athéniens en Sicile, au palmier qui laissait tomber ses dattes d'or et aux corbeaux qui venaient frapper de leur bec le bouclier d'Athéna.

Ces faits merveilleux nous donnent un tableau vivant de cet imaginaire qu'entretenaient de pieuses légendes. En ce qui concerne le palmier de l'Eurymédon, une explication plus proche de la réalité était venue à l'esprit de Pausanias. Mais il ne pouvait omettre le trait légendaire rapporté par l'atthidographe Cleitodémos. On notera l'emploi d'un procédé dont nous avons vu d'autres exemples à propos de l'explication que l'on donnait de certaines épiclèses<sup>87</sup>. Il consiste à mettre telle œuvre ou tel accident en rapport avec un des grands événements de l'histoire, qu'il s'agisse du désastre subi par les Athéniens en Sicile ou de la bataille de Leuctres qui mit fin à l'hégémonie lacédémonienne.

Bon connaisseur du sanctuaire d'Apollon, Plutarque n'a pas eu de peine à citer, dans

(81) Sur la signification du palmier, voir P. AMANDRY, *op. cit.* n. 79, p. 314-315.

(82) Ou Cleidémos, 323 F 10 Jacoby, avec le commentaire dans *FHG III B, Suppl.* vol. I, p. 67-68.

(83) Voir ci-dessus, p. 158-159.

(84) Traduction FLACELIÈRE-CHAMBRY, coll. des Univ. de France ; sur la source qui pourrait être Cleitodémos, voir la préface p. 135.

(85) Voir, dans l'édition de R. FLACELIÈRE (coll. des Univ. de France), l'introduction, p. 44-45.

(86) Plutarque, *De Pythiae oraculis* 8, 397 F. Sur ces étoiles d'or qui représentaient les Dioscures, voir aussi Plutarque, *Lysandre* 12, 1 ; 18, 1. Autre prodige lié à la bataille de Leuctres : une statue en marbre de Lysandre avait son visage dissimulé par des herbes sauvages. Le prodige opéré sur la statue et la disparition des étoiles d'or sont cités par Cicéron, *De divin.* I 34, qui emprunte ces renseignements aux *Helléniques* de Callisthène, 124 F 22 Jacoby. Sur l'importance accordée par l'historien d'Alexandre aux présages et aux oracles, voir P. PÉDECH, *Historiens, compagnons d'Alexandre* (1984), p. 39.

(87) Voir ci-dessus, p. 167.

le *De Pythiae oraculis* (8, 397 E-F), des présages associés à des monuments de Delphes<sup>88</sup>. Il n'est pas nécessaire de supposer qu'il ait eu recours à une source littéraire, telle que l'ouvrage de Callisthène<sup>89</sup>. Pour le palmier de l'Eurymédon, son témoignage s'accorde avec celui de Cleitodémos. L'intervention des corbeaux se range au nombre des faits miraculeux dont nous avons découvert d'autres exemples. Le corbeau est cité parmi les animaux favoris d'Apollon et qui lui servent d'interprètes<sup>90</sup>. Il rejoint le loup dont il a été question précédemment<sup>91</sup>. Tous deux agissent conformément à la volonté du dieu, laissant aux hommes le soin de comprendre le message qui leur est transmis de cette manière et, s'ils n'en tiennent pas compte, le risque de subir les conséquences de leur erreur.

Le problème des origines est un de ceux que Pausanias a rencontrés constamment sur son chemin au cours du voyage qui devait le mener dans diverses régions de la Grèce. Toute cité grecque de quelque importance revendiquait un passé qui la rattachait aux temps les plus lointains. Ce passé mythique faisait partie de l'histoire. On ne pouvait l'en dissocier<sup>92</sup>. C'est pour obéir à de telles préoccupations que les cités de la Grèce tenaient à étaler leurs titres de noblesse dans le sanctuaire de Delphes, d'où ces images d'éponymes et de fondateurs que mentionne Pausanias<sup>93</sup> et ces légendes de fondation dont il fait état dans ses commentaires<sup>94</sup>. La chèvre de bronze érigée par une ville crétoise, Élyros, est un exemple significatif. Cette chèvre allaitait deux enfants, Phylakidès et Philyros, qu'une nymphe locale, Akakallis, avait eus d'Apollon<sup>95</sup>, alors que le dieu résidait en Crète, chez Karmanor (X 16, 5)<sup>96</sup>. La description de Pausanias est suffisamment précise pour que nous comprenions la signification du monument : il évoquait un thème légendaire relatif aux origines de la cité<sup>97</sup>.

(88) Certains de ces monuments ne semblent pas connus par ailleurs. C'est le cas de la « colonne en bronze » qui se serait effondrée d'elle-même le jour où mourut Hiéron de Syracuse (sur cette colonne, voir P. AMANDRY, *BCH* 110 [1987], p. 91 ; il s'agirait d'un hermès selon S. BROU, *REG* [1963], p. 42). Je ne crois pas qu'il y ait d'autre mention de la statue d'Hiéron le Spartiate. Pour la couronne d'or offerte par Philomélos à la danseuse Pharsalis, voir la version de Théopompe, 115 F 248 Jacoby (Ath. 13, 605 C'-D).

(89) Voir la note de R. FLACELIÈRE dans son édition de la coll. des Univ. de France, p. 175. En fait les deux énumérations, celle de Callisthène (Cicéron, *De divin.* I 34) et celle de Plutarque, ne s'accordent que sur certains points.

(90) Plutarque, *De Pythiae oraculis* 12, 400 A ; 22, 405 C. Pour l'ornithomancie, voir les observations de P. AMANDRY, *Mantique*, p. 58. Sur le corbeau et ses rapports avec Apollon, voir aussi H. METZGER, *Études delphiques*, *BCH Suppl.* IV (1977), p. 422, n. 12 et 13.

(91) Ci-dessus p. 161-163.

(92) Sur les rapports entre l'histoire et la légende, voir mon article dans *BAB* (1980), p. 207-208.

(93) Triopas dans l'offrande des Cnidiens (X 11, 1), Andreus, à la fois éponyme et fondateur (οἰκιστής) d'Andros (X 13, 4), Battos couronné par la Libye sur un char conduit par Cyrène (X 15, 6 ; sur ce groupe, voir Fr. CHAMOIX, *Cyrène sous la monarchie des Battiades* [1953], p. 199). On n'oubliera pas l'éponyme Sardos (X 17, 1), dont la mention entraîne Pausanias dans une longue digression.

(94) On peut citer comme exemple la légende de Ténès et d'Hémithéa (X 14, 1-4) : enfermé avec sa sœur dans un coffre, Ténès débarqua dans l'île de Leucophrys, qui prit de Ténès le nom qu'elle a conservé (καὶ ὄνομα ἢ νῆσος τὸ νῦν ἔσχεν ἀπὸ Τένου) et s'appela désormais Ténédos.

(95) Sur la légende de l'enfant abandonné et nourri par un animal, voir M. P. NILSSON, *Minoan-Mycenaean Religion*<sup>2</sup> (1949), p. 540 ; *Id.*, *Geschichte* I<sup>2</sup>, p. 320, qui cite en particulier l'histoire des jumeaux Phylakidès et Philandros.

(96) Il est question dans d'autres passages de la *Périégèse* du séjour d'Apollon chez Karmanor et de la purification du dieu (II 7, 7 ; II 30, 3 ; X 7, 2). Sur Akakallis, fille de Minos, voir VIII 53, 4.

(97) La chèvre ou la tête de chèvre figure sur le monnayage d'Élyros : J. N. SVORONOS, *Numism. de la Crète ancienne* (1890), p. 141-142, nos 1-5 (pl. XII, 9-13) ; E. BABELON, *Traité* II 3 (1914), nos 1763-1768 (pl. CCLXI, 13-19). Sur Élyros, voir M. GUARDUCCI, *Inscriptiones creticae* II (1939), p. 175 sq.

### Les offrandes de Tarente.

Si la chèvre d'Élyros ne pose aucun problème particulier, il n'en est pas de même des deux offrandes tarentines dont nous allons avoir à nous occuper. L'une était située dans la première partie de la voie sacrée et elle est appelée pour cette raison les Tarentins « du bas » (X 10, 6)<sup>98</sup>. L'autre a été localisée dans la partie de cette même voie qui longe la terrasse du temple pour aboutir à l'autel de Chios<sup>99</sup>, d'où le nom des Tarentins « du haut » (X 13, 10).

Les deux monuments ont un trait commun : les sujets traités par les artistes, dont nous connaissons les noms<sup>100</sup>, évoquaient les combats que les Grecs de Tarente avaient dû livrer aux populations indigènes de la région. Il s'agissait des Messapiens dans l'offrande des Tarentins « du bas », des Peucétiens dans l'offrande des Tarentins « du haut ».

Pausanias s'en tient aux indications que lui offraient les dédicaces et il décrit sommairement les statues qui ornaient les deux monuments. On y retrouvait le souvenir des combats qui avaient permis aux Grecs de Tarente de protéger leur cité contre les incursions des peuples barbares. Mais Pausanias n'a pas cherché à s'informer sur ces populations<sup>101</sup> ni sur les événements qui les avaient opposées aux Tarentins. De l'histoire il passe à la légende, car les traditions qu'il nous rapporte au sujet des origines de la colonie grecque appartiennent au domaine de l'imaginaire.

Après avoir décrit l'offrande dite des Tarentins « du bas », le Périégète rappelle que Tarente est une colonie lacédémonienne dont le fondateur (οἰκιστής) fut le Spartiate Phalanthos et il nous conte les épreuves que le malheureux Phalanthos dut subir avant de pouvoir s'installer en Italie méridionale pour y fonder une ville (X 10, 6-8). L'oracle de Delphes, qu'il était venu consulter, lui avait répondu qu'il ne pourrait acquérir une ville et un territoire que si la pluie tombait par un ciel clair (ὑπὸ αἴθρα). Phalanthos avait déjà connu plusieurs échecs et il jugeait irréalisable la condition imposée par le dieu. Sa femme, qui l'avait accompagné, tentait de le consoler. Un jour qu'elle avait pris sur ses genoux la tête de son mari pour l'épouiller, elle se mit à pleurer. Du coup la prédiction de l'oracle se réalisa, car la femme de Phalanthos s'appelait « Aithra »<sup>102</sup>. Le sort tourna en

(98) Sur ce monument, voir P. DE LA COSTE-MESSELIÈRE, *Mélanges Charles Picard* 2 (1949), p. 522-532 ; J.-Fr. BOMMELAER, *Guide de Delphes. Le Site* (1991), n° 114, p. 117-118.

(99) Sur le monument et sa dédicace, voir P. AMANDRY, *BCH* 73 (1949), p. 447-463 ; J.-Fr. BOMMELAER, *Guide de Delphes. Le Site* (1991), n° 409, p. 163-164.

(100) Tout au moins ceux d'Agélaïas pour les Tarentins « du bas » (X 10, 6) et d'Onatas pour les Tarentins « du haut » (X 13, 10). Pour ce dernier monument, la tradition manuscrite ne permet pas d'établir avec certitude le nom d'un second artiste : voir l'apparat critique de l'éd. HITZIG-BLÜMNER ; en faveur de Κάλυθος, voir G. DAUX, *Pausanias à Delphes*, p. 152, mais M. H. ROCHA-PEREIRA, dans son édition, reconnaît dans ce collaborateur d'Onatas Καλλιτέλης (cité en V 27, 8).

(101) Il n'en est pas question ailleurs dans la *Périégèse*.

(102) Sur l'oracle, voir PARKE-WORMELL II, n° 525 ; FONTENROSE, Q 36. Aithra est le nom de la mère de Thésée (*Il.* III 144). Connue aussi comme nom de femme à Delphes ; J. BAUNACK dans H. COLLITZ, *Sammlung der griech. Dialekt-Inschriften* II (1899), 2263, l. 3 ; Fr. BECHTEL, *Die histor. Personennamen* (1917), p. 578. Sur Zeus Aithrios, dieu du ciel clair, voir L. ROBERT, *Hellenica* X (1955), p. 20-21 ; H. SCHWABL, *RE* X A (1972), s.v. « Zeus », 263.



faveur de Phalanthos qui prit aux barbares Tarente, « la plus grande et la plus prospère des villes situées au bord de la mer » (μεγίστην καὶ εὐδαιμονεστάτην τῶν ἐπὶ θαλάσση πόλεων).

Cette histoire a tout l'air d'une devinette bonne à amuser les enfants. Pour les anciens, cependant, le nom contient souvent une énigme qu'il faut tenter de déchiffrer et qui peut se prêter à d'étonnantes spéculations étymologiques. Parmi les exemples qui viennent à l'esprit, il en est qui ne sont pas sans rapport avec la légende de Phalanthos et d'Aithra.

Strabon<sup>103</sup> rapporte comment la ville d'Agylla, en Étrurie, changea de nom pour prendre celui de Caere, interprété à la grecque comme une formule de salut (χαῖρε) contenant un heureux présage. On connaît par ailleurs l'histoire du songe d'Alexandre : alors qu'il assiégeait la ville de Tyr, en Phénicie, un satyre (σάτυρος) lui apparut, ce qui permit aux devins d'affirmer, en se fondant sur un mauvais « jeu de mots », que la ville serait bientôt en sa possession (Σὰ γενήσεται Τύρος)<sup>104</sup>. Rappelons encore l'heureuse rencontre que fit Octave à la veille de la bataille d'Actium, quand il se trouva en présence d'un ânier appelé Eutychos, dont l'âne répondait au nom de Nikôn<sup>105</sup>.

L'anecdote contée par Pausanias à propos de Phalanthos et d'Aithra faisait-elle partie de ces fables que les guides récitaient aux visiteurs ou le Périégète l'a-t-il empruntée à un auteur qui traitait des origines de la colonie lacédémonienne? J. Bérard juge le récit « d'autant plus suspect que la même aventure est censée être arrivée au fondateur de Crotona, Myscellos »<sup>106</sup>. Quoi qu'il en soit, l'histoire de Phalanthos et d'Aithra avait sa place dans le sanctuaire de Delphes puisque le futur fondateur de Tarente était venu consulter l'oracle, dont il avait obtenu une réponse énigmatique.

Pausanias termine sa notice sur les Tarentins « du bas » par quelques précisions sur l'éponyme Taras, fils de Poseidon et d'une nymphe indigène (ἐπιχωρίας νύμφης). Taras n'avait pas seulement donné son nom à la cité. Il était aussi l'éponyme du fleuve qui arrosait le territoire de Tarente (X 10, 8).

Si nous passons aux Tarentins « du haut », nous constatons qu'à côté des combattants, fantassins et cavaliers, et du cadavre du roi des Iapyges, figuraient deux personnages que nous connaissons déjà, Taras et Phalanthos, avec « non loin de Phalanthos » (οὐ πόρρω τοῦ Φαλάνθου), un dauphin. « On raconte en effet, ajoute Pausanias, que Phalanthos, au moment où il se rendait en Italie, fut victime d'un naufrage dans le golfe de Crisa et qu'il fut porté à terre par un dauphin » (X 13, 10, trad. G. Daux).

Dans le commentaire consacré par Pausanias aux Tarentins « du bas » (X 10, 6-8), le Spartiate Phalanthos nous est présenté comme le fondateur (οἰκιστής) de Tarente, tandis que Taras est l'éponyme du fleuve et de la ville. Les renseignements de Pausanias permettent de distinguer les deux personnages. Le héros Taras est pourvu d'une généalogie

(103) Strabon, V 220; d'où Steph. Byz., s.v. « Ἄγυλλα ». Voir aussi Servius in *Aen.* VIII 597 (d'après Hygin : H. PETER, *Histor. rom. reliquiae* II, fr. 12, p. 75). Sur le trésor d'Agylla à Delphes, voir P. DE LA COSTE-MESSELIÈRE, *Au Musée de Delphes* (1936), p. 478.

(104) Plutarque, *Alexandre* 24, 8-9. L'anecdote est contée avec quelques variantes par le Pseudo-Callisthène, I 35.

(105) Plutarque, *Antoine* 65, 5. L'histoire figure chez Suétone, *Aug.* 96, 5, dans une liste de présages qui marquèrent la carrière d'Auguste.

(106) J. BÉRARD, *La colonisation grecque de l'Italie méridionale et de la Sicile dans l'antiquité*<sup>2</sup> (1957), p. 167; sur les aventures de Myscellos, voir p. 153.

qui fait de lui le fils de la divinité protectrice de la cité, Poseidon<sup>107</sup>. La nymphe locale a aussi son rôle à jouer et on la retrouve fréquemment dans ces généalogies. Tarente est une des nombreuses villes d'Italie méridionale et de Sicile qui portent le nom d'un fleuve<sup>108</sup>. Mais, selon la conception des anciens, ville et fleuve doivent leur nom à un même personnage et, dans le cas de Tarente, cet éponyme est le héros Taras<sup>109</sup>.

Le Spartiate Phalanthos pose évidemment d'autres problèmes. S'agit-il d'un personnage historique ou légendaire? On en a maintes fois discuté. Dans son commentaire à Pausanias<sup>110</sup>, H. Blümner n'hésitait pas à en faire une figure mythique, tandis que d'autres tendraient à le considérer comme un homme ayant réellement existé<sup>111</sup>. Si l'on s'en tient aux aventures que lui attribue le Périégète, il est bien évident qu'elles appartiennent au domaine de l'imaginaire. Nous avons vu ce que l'on pouvait penser de l'*omen* contenu dans le nom d'Aithra. Quant à l'histoire de Phalanthos sauvé par un dauphin, elle se laisse aisément replacer parmi d'autres histoires de même type<sup>112</sup>. Pausanias précise que le naufrage eut lieu dans le golfe de Crisa (ἐν τῷ πελάγει τῷ Κρισαίῳ). Comme Phalanthos devait gagner l'Italie, s'il a fait la traversée sur le dos d'un dauphin, on reconnaîtra volontiers qu'il avait accompli un voyage miraculeux. Que devient dans ce cas Aithra qui, dans l'autre légende, joue un rôle décisif puisque ce sont les larmes de cette épouse compatissante qui ont permis à l'oracle de se réaliser? Les deux histoires contées par Pausanias sont indépendantes l'une de l'autre. On ne pourrait les réunir pour reconstituer la carrière du fondateur de Tarente. Il est possible que la légende d'Aithra ait été empruntée à une source littéraire<sup>113</sup>. Mais l'histoire du sauvetage de Phalanthos grâce à l'intervention d'un dauphin a été créée sur place. Elle est due à l'ingéniosité d'un érudit qui voulait justifier la présence de ce dauphin «non loin de Phalanthos» dans le monument des Tarentins «du haut». Je croirais volontiers que les guides de Delphes se faisaient un plaisir de conter aux visiteurs ce sauvetage miraculeux. En fait, c'est l'image qui a donné naissance à la légende et nous avons là un bel exemple de ce que Clermont-Ganneau avait appelé jadis la «mythologie oculaire ou optique»<sup>114</sup>.

Comme je l'ai montré ailleurs<sup>115</sup>, le dauphin qui figurait sur le monument des Tarentins «du haut» est l'emblème de la cité. Il a été associé à Phalanthos en raison de sa proximité<sup>116</sup>. Un texte bien connu d'Aristote<sup>117</sup> nous apprend que le cavalier au dauphin des monnaies de Tarente est Taras, fils de Poseidon. Il ne s'agit pas d'une fable inventée à

(107) P. WUILLEUMIER, *Tarente des origines à la conquête romaine* (1939), p. 479.

(108) Sur cette question, voir mon article «Fleuves et nymphes éponymes sur les monnaies grecques», *RBN* 99 (1953), p. 5-21.

(109) Il en est de même à Agrigente : la ville et le fleuve doivent leur nom au héros Acragas figuré sur les décadrachmes de la cité; voir mon article dans *Studia Paulo Naster oblata* I (1982), p. 13-20, pl. I.

(110) Édition HITZIG-BLÜMNER, III, p. 689.

(111) Tel était l'avis prudemment exprimé par J. BÉRARD, *op. cit.* n. 106, p. 171. Voir aussi P. WUILLEUMIER, *Tarente*, p. 33.

(112) Une des plus anciennes est sans doute l'histoire d'Arion, contée par Hérodote, I 23-24. À Delphes même, il existait de semblables légendes; voir mon article «Sur quelques offrandes à l'Apollon de Delphes», *RBN* 100 (1954), p. 20.

(113) Voir ci-dessus, p. 172.

(114) Sur ces termes utilisés par Clermont-Ganneau, voir mon article dans *RA* (1988), p. 243.

(115) Voir *RBN* 100 (1954), p. 22-23; *Monnaies et colonisation dans l'Occident grec* (1965), p. 90.

(116) Comme l'avait montré depuis longtemps E. PETERSEN, dans *RM* 15 (1900), p. 48, n. 1.

(117) Aristote, fr. 590 Rose (Pollux, IX 80).

Delphes, mais d'une information d'origine tarentine, transcrite par Aristote dans sa « Constitution de Tarente » et qui offre toutes les garanties d'authenticité.

Quand on relit le récit des aventures de Phalanthos (X 10, 6-8), une autre observation vient à l'esprit. Phalanthos est présenté comme le fondateur de Tarente (X 10, 6). Or nous apprenons dans la suite du récit qu'une fois le prodige accompli — c'est-à-dire quand Aithra eut mouillé de ses larmes la tête de son mari — celui-ci « prit aux barbares Tarente » (Τάραντα τῶν βαρβάρων εἶλε; X 10, 8), ce qui nous oblige à admettre que Tarente existait déjà<sup>118</sup>. On aurait tort de croire qu'il y a là une contradiction, car une ville peut être fondée à deux reprises. Nous en avons un exemple avec les traditions relatives aux origines d'une autre colonie grecque d'Italie méridionale, Métaponte. La première Métaponte remonte aux temps les plus anciens. Elle avait été fondée par des Pyléens qui avaient accompagné Nestor à son retour de la guerre de Troie, puis elle fut abandonnée jusqu'au jour où vinrent s'y installer des Achéens sous la conduite de Sybarites<sup>119</sup>. On doit admettre qu'il en fut de même à Tarente. Il y eut une Tarente mythique, qui devait son nom et son existence à Taras, fils de Poseidon, puis, après une interruption et peut-être une occupation par des barbares<sup>120</sup>, arriva le nouveau fondateur, Phalanthos, à la tête d'une colonie lacédémonienne. Cette façon de concevoir les choses correspond du reste à une tradition que nous avons conservée dans les commentaires de Servius à l'*Énéide* : « Taras condiderat, auxerat Phalantus »<sup>121</sup>, texte dont on n'avait pas su dégager, me semble-t-il, la véritable signification.

\*  
\*\*

Pausanias a eu l'ambition non seulement de décrire les offrandes de Delphes, mais aussi de les interpréter en se fondant sur la documentation qu'il avait pu réunir, tâche difficile qui ferait reculer plus d'un savant d'aujourd'hui. Comme l'a fait observer G. Daux<sup>122</sup>, on ne peut que louer son honnêteté et le soin qu'il a mis à distinguer « le fait et l'interprétation », la « description et le *logos* ». Nous avons pu constater, par l'examen de quelques monuments, que l'interprétation tient dans l'œuvre de Pausanias une place considérable. Il lui arrive même, à propos de l'une ou de l'autre offrande, de se lancer dans de longues digressions qui l'écartent de son sujet. Pour justifier l'un de ces *excursus* consacré à la Sardaigne, le Périégète écrivait : « Nous avons introduit en supplément dans le livre de la Phocide cette étude sur la Sardaigne, parce que les Grecs sont dans une ignorance particulière de ce qui concerne cette île » (X 17, 13; trad. G. Daux). Il est sans doute d'autres digressions qui répondent à cette intention didactique. Non content de décrire sommairement les monuments qu'il jugeait les plus importants, il a voulu en

(118) Voir le commentaire de l'éd. HITZIG-BLÜMNER, III, p. 689 : « Phalanthos wird οἰκιστής genannt, d. h. er war Anführer einer Kolonie; Tarent bestand schon, s. § 8 ».

(119) Strabon, VI 264, qui emprunte ce témoignage à Antiochos de Syracuse, 555 F 12 Jacoby : Ἀντίοχος δὲ φησιν ἐκλειφθέντα τὸν τόπον ἐποικῆσαι τῶν Ἀχαιῶν τινὰς μεταπεμφθέντας ὑπὸ τῶν ἐν Συδάρει Ἀχαιῶν. Sur cette double fondation, voir mon livre *Monnaies et colonisation dans l'Occident grec*, p. 80; voir aussi BAB (1980), p. 199.

(120) C'est du moins ce que suggère Pausanias, X 10, 8. Pour Métaponte, la ville fondée jadis par des Pyléens avait été détruite par les Samnites : ἠφανίσθη δ' ὑπὸ Σαυνιτῶν (Strabon, VI 264).

(121) Servius in *Aen* III 551; cf. in *Aen*. VI 773; in *Georg.* IV 125.

(122) G. DAUX, *Pausanias à Delphes*, p. 185.

connaître l'origine et la signification, ce qui l'a amené à s'informer de diverses manières, tantôt en recueillant sur place des explications traditionnelles, tantôt en s'adressant à des sources littéraires<sup>123</sup>.

Pour le savant moderne, il conviendrait de pouvoir distinguer la part de l'histoire et celle de la légende. Or il faut bien reconnaître que c'est là une tâche difficile, parfois même impossible à réaliser. Comme quelques exemples nous l'ont montré, il est des interprétations qui sont tirées des épiclèses de divinités<sup>124</sup>. Il en est d'autres qui ont pour fondement l'image elle-même et qui appartiennent à la « mythologie optique » de Clermont-Ganneau<sup>125</sup>. Il faut également tenir compte des spéculations étymologiques, fort en faveur chez les érudits anciens<sup>126</sup>. Mais il subsiste des incertitudes et nombre de problèmes restent sans solution.

Plutôt que de faire un procès à Pausanias, j'aurais tendance à le louer d'avoir su nous conserver une partie tout au moins de ce que j'appellerai volontiers « le patrimoine delphique », cet ensemble de traditions qui trouvaient un terrain favorable à leur développement dans un lieu où l'homme était en contact avec la divinité<sup>127</sup>. Un des mérites du Périégète est de nous avoir présenté les traditions de la Grèce antique dans leur milieu naturel. À Delphes, nous apercevons la diversité du monde grec. Chaque cité veut affirmer sa présence, rappeler les événements glorieux de son histoire, évoquer un lointain passé qui nous plonge dans la légende. Il est possible que le « taureau de Corcyre » nous ait conservé le souvenir d'une tradition qui rattachait les Corcyréens aux Phéaciens de l'*Odyssee* et le témoignage de Pausanias sur les Tarentins « du haut » nous a aidé à reconstituer certains aspects de l'histoire mythique de Tarente.

Ainsi connaissons-nous grâce à Plutarque et à Pausanias les commentaires que continuaient à susciter des monuments dont certains avaient été érigés au v<sup>e</sup> siècle av. J.-C. ou à une époque encore plus ancienne<sup>128</sup>. On peut du reste affirmer que le patrimoine delphique n'a cessé de s'enrichir, surtout à partir de l'époque hellénistique, car, parmi les traditions que nous avons pu ainsi recueillir, il en est qui ne sont pas antérieures à cette époque<sup>129</sup>. Nous avons vu que ces interprétations visaient à exalter la gloire de l'oracle. Elles témoignaient de la puissance du maître du sanctuaire et conservaient le souvenir des miracles qu'il avait accomplis<sup>130</sup>. Il est peu de lieux saints, dans la Grèce antique, qui aient disposé d'une telle réserve de légendes. N'oublions pas toutefois que l'imaginaire a aussi sa place dans d'autres sanctuaires de la Grèce. À Olympie, Pausanias a pu recueillir, au sujet de certains athlètes qui avaient participé aux concours, des traditions qui sou-

(123) Nous avons vu (ci-dessus, p. 169-170) qu'il invoquait Cleitodemos à propos du palmier de l'Eurymédon.

(124) Pour des exemples voir ci-dessus, p. 165 (Dionysos Aigobolos), p. 166-167 (Apollon Alexikakos et Épikourios).

(125) Voir ci-dessus, p. 173.

(126) Voir les exemples cités à propos de la légende d'Aithra (ci-dessus, p. 172).

(127) Le témoignage de Plutarque dans ses dialogues pythiques n'est pas moins important.

(128) On en a un bel exemple avec le palmier de bronze conservé dans le trésor de Corinthe : Plutarque, *De Pythiae oraculis* 12, 399 F.

(129) Voir ci-dessus, p. 162 ; voir aussi, à propos des origines mythiques de Delphes, mon article dans la revue *Kernos* 4 (1991), p. 272.

(130) Phalanthos sauvé par un dauphin est un des miracles accomplis par le dieu de Delphes. Le cavalier au dauphin des monnaies de Tarente avait une tout autre signification.

tiennent la comparaison avec les légendes dont le patrimoine delphique nous a offert de beaux exemples<sup>131</sup>.

Dans l'avant-propos du livre qu'il a récemment consacré à *Constantinople imaginaire*, G. Dagron écrit (p. 6) : « Comme tous ceux de ma génération, j'ai suivi cette formidable « conquête de l'Ouest » qui a décuplé notre territoire et nos thèmes de recherches : le folklore, les traditions orales, l'imaginaire, la littérature (qu'il ne faut surtout pas dire) populaire, ont maintenant droit de cité ». Ces réflexions ne sont pas sans rapports, me semble-t-il, avec la modeste enquête que j'avais entreprise à propos de quelques offrandes delphiques et des interprétations que Pausanias nous en a conservées.

LÉON LACROIX.

(131) J'en ai cité des exemples à propos de l'histoire du pugiliste Cléomédès et de sa disparition miraculeuse ; voir *Mélanges Pierre Lévêque I* (1968), p. 185 sq.